

L'Empereur reçut aussi M. de Bubna : au lieu d'apporter les réponses aux demandes qu'avait faites le duc de Bassano à Dresde, et qu'il avait renouvelées à Liegnitz, cet envoyé se contenta de notifier au cabinet de France l'acceptation de la médiation autrichienne par les alliés, et d'annoncer la prochaine arrivée de M. de Metternich pour la même négociation.

La ville de Prague avait été adoptée par le congrès ; cependant le mois de juin s'écoulait sans que le congrès s'ouvrit, et les délais d'un armistice de quarante jours se consommaient sous les lenteurs du cabinet autrichien.

D'après le silence de M. de Bubna sur la question de l'alliance qui touchait particulièrement Napoléon, le duc de Bassano avait écrit à M. de Metternich qu'il avait tous les pouvoirs nécessaires pour traiter et de la médiation et de l'alliance. Le 22, M. de Metternich annonça qu'il était autorisé à signer une convention pour la médiation, et à convenir de certaines réserves pour l'alliance.

(à suivre)

QUE LES DESTINS S'ACCOMPLISSENT !

L'effet de l'alliance de Napoléon avec la maison de Lorraine avait été d'amener un refroidissement entre lui et l'empereur de Russie. Dès 1810, ce dernier, qui voyait l'Empire de Napoléon s'approcher de lui comme un océan qui monte, avait augmenté ses armées et renoué ses relations avec la Grande Bretagne.

Toute l'année 1811 se passa en négociations infructueuses qui, au fur et à mesure qu'elles échouaient, rendaient la guerre de plus en plus prochaine et de plus en plus probable : la guerre était même commencée avant d'avoir été déclarée.

L'impératrice Marie-Louise rejoignit Napoléon à Dresde, où il était allé pour visiter sa famille. Après être resté quinze jours dans cette capitale de la Saxe, et y avoir fait jouer, selon la promesse qu'il avait faite à Paris, Talma et mademoiselle Mars devant un parterre de rois, il quitta Dresde, et arriva à Thorn le 2 juin, en annonçant son arrivée en Pologne par une proclamation datée du quartier général de Wilkowi, le 22 du même mois.

La grande armée qu'allait conduire Napoléon en personne était la plus belle, la plus nombreuse et la plus

aguerrie qui fût au monde. Elle était divisée en quinze corps, commandés chacun par un roi, un prince, ou tout au moins un duc. Elle formait une masse de 400,000 hommes d'infanterie, de 80,000 cavaliers et de 12,000 bouches à feu.

Il lui fallut trois jours pour traverser le Niémen. Cette opération terminée, Napoléon s'arrêta un instant, pensif et immobile, sur le bord du fleuve où quatre ans auparavant Alexandre lui avait juré une éternelle amitié ; puis, le franchissant à son tour :

— La fatalité entraîne les Russes, dit-il, que les destins s'accomplissent !



Napoléon dans sa redingotte grise Napoléon en tenue de Chasseur-à-cheval, portée en campagne.

Ses premiers pas, comme toujours, furent ceux d'un géant. Au bout de deux jours d'une marche habile, l'armée russe, surprise en flagrant délit, était culbutée, et voyait un corps d'armée tout entier séparé d'elle. Alors, Alexandre reconnaissant Napoléon à ces coups rapides et terribles, lui fit dire que s'il voulait évacuer le terrain envahi et repasser le Niémen, il était prêt à traiter.

Napoléon ne lui répondit qu'en entrant à Wilna. Il n'y resta que vingt jours, y établissant un gouvernement provisoire ; puis, après y avoir laissé un ambassadeur, M. de Pradt, il se remit à la poursuite des Russes.

PLANTONS NOS AIGLES ICI

Après quelques jours de marches, Napoléon commença de s'effrayer du système de défense adopté par Alexandre. Son armée avait tout ruiné dans sa retraite, moissons, château, chaumières, tandis qu'une autre armée, de plus de 500,000 hommes, s'avancait dans les déserts qui n'avaient pu nourrir jadis Charles XII et ses 20,000 Suédois.

Du Niémen à Wilna, on marcha, à la lueur de l'incendie, sur des cadavres et sur des ruines fumantes. Dans les derniers jours de juillet, les Français arrivèrent à Witebsk, déjà étonnés d'une guerre qui ne ressemblait à nulle autre, dans laquelle on ne rencontrait pas d'ennemis et où il semblait qu'on n'eût affaire qu'au génie de la destruction.

Napoléon lui-même, stupéfait de ce plan de campagne qui n'avait pas pu entrer dans ses prévisions ; il ne voyait devant lui que des déserts immenses dont il lui faudrait une année entière pour atteindre le bout, et où chaque étape qu'il faisait l'éloignait de la France, puis de ses alliés, puis enfin de toutes ses ressources. En arrivant à Witebsk, il se jeta accablé dans un fauteuil, et faisant appeler le comte Daru, intendant-général de l'armée :

— Je reste là, lui dit-il ; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée, et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie ; celle de 1813 fera le reste. Pour vous, songez à nous faire vivre dans ce pays, car nous ne ferons pas la folie de Charles XII.

Puis s'adressant à Murat :

Plantons nos aigles ici, ajouta-t-il ; 1813 nous verra à Moscou et 1814 à Saint-Petersbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans.

RETIREZ CE PORTRAIT, DIT NAPOLEON

Mais toutes ces résolutions cédèrent bientôt à son impatience naturelle, et ce fut sa destinée, à lui, qui l'entraîna sur la route de Moscou. Le 14, on battit les Russes à Krasnoï ; on s'empara, le 30, de Viazma, et l'on préluda, le 4 septembre, à la sanglante bataille de la Moskowa, qui fut livrée le 7.